

Antoine Chollet et Romain Felli*

Cornelius Castoriadis, l'écologie comme autonomie

58

Cet article d'Antoine Chollet et Romain Felli clôt la série de trois textes sur les penseurs phares de l'écologie politique que Romain Felli met en avant dans *Les deux âmes de l'écologie. Une critique du développement durable*¹ : André Gorz² (1923-2007), Ivan Illich³ (1926-2002) et Cornelius Castoriadis (1922-1997).

Très tôt critique du capitalisme puis du marxisme, Cornelius Castoriadis s'intéresse à l'auto-institution des sociétés à l'instar de la démocratie athénienne qui, la première, a reconnu qu'elle n'était pas déterminée par un dieu ou un ensemble de mythes « hétéronomes », mais par des individus qui assument leur émancipation en revendiquant leur autonomie.

La traduction politique concrète de cette auto-institution lucide et explicite, argumente Castoriadis, c'est la démocratie. C'est d'elle que peut venir la prise en compte de l'écologie, grâce à la reconnaissance du besoin de fixer des limites. Autonomie, démocratie réelle, autolimitation et écologie : la pensée de Cornelius Castoriadis est une source foisonnante essentielle de l'écologie politique.



La vie de Cornelius Castoriadis fait partie de ces destins singuliers que réserve l'histoire du XX^e siècle. Né à Constantinople en 1922, il adhère à 15 ans aux Jeunesses communistes grecques, puis rejoint la fraction la plus gauchiste des trotskistes. Il participe à la résistance contre les nazis tout en menant des études de droit, d'économie politique et de philosophie.

Après la défaite des communistes en Grèce et pour échapper au pouvoir, Casto-

riadis part en France (sur le même bateau que d'autres Grecs qui deviendront célèbres, parmi lesquels Iannis Xenakis, Kostas Axelos et Kostas Papaioannou). Il s'inscrit en thèse à la Sorbonne, mais abandonne vite son projet pour se consacrer au militantisme politique.

Il fréquente les trotskistes où il rencontre, en 1946, Claude Lefort, avec lequel il fonde un groupe, puis une revue, qui marquent la première partie de leur parcours

* Antoine Chollet achève une thèse de doctorat à l'Institut d'études politiques de Paris (Sciences Po) sur les rapports entre temps et démocratie. Romain Felli prépare un doctorat sur la crise écologique globale et les réfugiés climatiques à l'Institut d'études politiques et internationales de l'Université de Lausanne, en Suisse.

à tous deux : *Socialisme ou barbarie*. Ce groupe se constitue sur la critique radicale et symétrique des régimes capitalistes et communistes. Cette position est extrêmement minoritaire à une époque où les plus grands intellectuels de gauche se rallient aux partis communistes (PC) ou en deviennent des « compagnons de route ».

Il faut attendre 1956 (le rapport Khrouchtchev dénonçant les crimes du stalinisme et la répression contre la révolution hongroise) pour que certains se dessillent les yeux. Pour d'autres, c'est le Printemps de Prague en 1968 qui le leur permettra, et pour les derniers, la chute du Mur en 1989... Mais dès 1947, ce qu'on appelle la tendance Chaulieu-Montal⁴ au sein de la IV^e Internationale (qu'ils quittent en 1948) dénonce avec une vigueur identique le régime soviétique et le capitalisme.

La revue *Socialisme ou barbarie* est groupusculaire à ses débuts, et le restera en tout cas jusqu'en 1956. Sa ligne s'articule autour de plusieurs éléments : dénonciation de la bureaucratie soviétique, critique des partis révolutionnaires centralisés, certitude que c'est de l'autonomie des individus que surgira la révolution, défense des conseils ouvriers (notamment en Hongrie).

La revue cesse de paraître en 1965 (Lefort l'avait quittée en 1958 à cause de dissensions autour de la nature du parti révolutionnaire). Théoriquement, la conséquence majeure des positions de *Socialisme ou barbarie* est une critique de plus en plus affirmée du marxisme. La revue se clôt sur un interminable article de Castoriadis sur cette question, inachevé, qui court sur ses cinq derniers numéros (d'avril 1964 à juin 1965) et forme la première partie de son ouvrage majeur : *L'institution imaginaire de la société*⁵.

Parcours original

A partir de là, il est plus facile de reconnaître un parcours intellectuel spécifique à Castoriadis. Il quitte en 1970 le poste d'économiste à l'Organisation de coopération et de développement économique (OCDE) qu'il occupait depuis 1948, devient psychanalyste et, finalement, obtient un poste de

directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (Ehess) en 1981, où de nombreux étudiants et chercheurs suivront ses séminaires.

Il devient donc à la fois un chercheur reconnu et un intellectuel public, même si sa notoriété auprès du grand public demeure modeste. L'engagement politique fait place à un très important travail théorique, philosophique, historique, anthropologique, psychanalytique, que nous tentons de résumer rapidement ici, en nous concentrant sur ses dimensions politiques qui ont un lien avec l'écologie.



Une théorie de la société

Pour Castoriadis, les sociétés humaines sont faites d'institutions, éléments à la fois réels et imaginaires, toujours partagées entre une dimension *instituée* (ce qui les constitue à un moment donné, la sédimentation de ce qu'elles ont été dans le passé) et une dimension *instituant* (ce qui, en elle, va affecter l'institution et la transformer, pour finalement se cristalliser en institué). Cette approche dynamique des sociétés récuse toute distinction entre synchronie (état d'une langue à un moment donné) et diachronie (évolution de cette langue), raison pour laquelle Castoriadis parle toujours, à propos du monde social, de « social-historique ».

La quasi-totalité des sociétés connues s'instituent elles-mêmes sans le savoir, en inventant des récits mythologiques, religieux

par exemple, pour expliquer leur création et leur institution propre. C'est la raison pour laquelle on peut dire qu'elles sont « hétéronomes ». Castoriadis développe ici une autre idée, fondamentale, celle de la possibilité d'imaginer des sociétés « autonomes ». Au-delà du concept d'autonomie employé par des penseurs de l'écologie tels que Gorz ou Illich, qui porte sur une notion d'autosuffisance et d'autolimitation – ou encore de l'autonomie du sujet au sens de Kant –, l'autonomie au sens de Castoriadis, qui est irréductiblement collective et individuelle, s'étend aux fondements même de la société, c'est-à-dire à son institution.

Il y a dans l'histoire quelques exemples de sociétés qui se sont auto-instituées lucidement, explicitement. La première est l'Athènes antique, la seconde – avec mille difficultés et retours en arrière – l'Occident à partir du Moyen Âge. Elles ont reconnu que rien ne les fondait au-delà d'elles-mêmes : ni dieux, ni mythes, ni contrat originel.

La traduction politique concrète de cette auto-institution explicite, c'est la démocratie telle que Castoriadis la définit. Non pas les « démocraties occidentales », qui ne sont que des oligarchies déguisées, mais une démocratie radicale, directe, impliquant la participation de l'ensemble des citoyens à tous les pouvoirs, le tirage au sort des magistrats, leur révocabilité permanente, etc.

*L'autonomie
doit venir
de la volonté
collective*

Nulle nostalgie de la Grèce chez Castoriadis, comme on l'a parfois cru, mais la certitude que l'expérience athénienne constitue un « germe » pour la réflexion et l'action politique aujourd'hui. Qu'est-ce qu'une société autonome, faite d'individus eux-mêmes autonomes ? Comment la faire fonctionner ? Comment assurer sa durée ? Pour Castoriadis, la politique n'est ni affaire de *tekhnè*, ni d'*epistemè*, mais de *doxa*, c'est-à-dire d'opinion.

Il n'existe ni science, ni technique du politique, mais uniquement la confrontation d'opinions, en particulier des opinions des personnes directement concernées par un problème.



Temps et développement

« Dans le pays d'où je viens, la génération de mes grands-pères n'avait jamais entendu parler de planification à long terme, d'externalités, de dérive des continents ou d'expansion de l'univers. Mais, encore pendant leur vieillesse, ils continuaient à planter des oliviers et des cyprès, sans se poser de questions sur les coûts et les rendements.

Ils savaient qu'ils auraient à mourir, et qu'il fallait laisser la terre en bon état pour ceux qui viendraient après eux,

peut-être rien que pour la terre elle-même. Ils savaient que, quelle que fût la puissance dont ils pouvaient disposer, elle ne pouvait avoir de résultats bénéfiques que s'ils obéissaient aux saisons, faisaient attention aux vents, et respectaient l'imprévisible Méditerranée, s'ils taillaient les arbres au moment voulu et laissaient au moult de l'année le temps qu'il lui fallait pour le faire.

Ils ne pensaient pas en termes d'infini – peut-être n'au-

raient-ils pas compris le sens du mot ; mais ils agissaient, vivaient et mouraient dans un temps véritablement sans fin. Evidemment, le pays ne s'était pas encore développé. »¹

Cornelius Castoriadis

1) Cité par Jean-Louis Prat dans son excellent article sur Castoriadis et la décroissance : *La Décroissance est-elle réactionnaire ?*, Revue du Mauss permanente, 10 avril 2008, www.journaldumauss.net/spip.php?article333

C'est pourquoi une entreprise devrait être contrôlée par l'ensemble de ses employés, un parti par l'ensemble de ses militants et la sphère politique – puisqu'elle concerne tout le monde – par la totalité des citoyens.

Empruntant une nouvelle fois au vocabulaire grec, Castoriadis distingue trois sphères : l'*oikos* (la sphère privée), l'*agora* (le monde commun) et l'*ecclesia* (le lieu de la décision politique). La démocratie, pour résumer, est ce régime où l'*ecclesia* appartient à tous et décide des rapports que les trois sphères entretiennent les unes avec les autres.

Cette distinction entre *agora* et *ecclesia* permet aussi de souligner que, dans la démocratie, il y a du *kratos*, c'est-à-dire du pouvoir. La délibération, l'« espace public », la « société civile », quoique cruciales pour la démocratie, constituent la sphère de l'*agora*, mais ne permettent nullement aux citoyens de *décider* sur les sujets politiques (au mieux peuvent-ils les influencer). C'est le caractère démocratique du pouvoir final de décision qui est fondamental pour savoir à quel type de régime on a affaire.

De l'autonomie à l'écologie

A ce point, la conception politique de Castoriadis rencontre la préoccupation écologique car, pour lui, le développement de l'autonomie par la démocratie ne se conçoit pas sans une autolimitation. Les limites doivent exister sans pouvoir découler d'une autorité supérieure (Dieu, la Nature, la Tradition, etc.). Elles doivent être issues de la délibération et de la décision collective.

Or, les sociétés capitalistes fonctionnent sur un imaginaire et des rapports sociaux qui font fi des limites, en prétendant organiser une maîtrise rationnelle totale de l'humanité sur la nature. C'est, comme le note Castoriadis, « l'énoncé programmatique de Descartes : atteindre au savoir et à la vérité pour 'nous rendre maître et possesseur de la nature'. C'est dans cet énoncé du grand philosophe rationaliste que l'on voit le plus clairement l'illusion, la folie, l'absurdité du capitalisme. »⁶

Le développement de la technique, pour Castoriadis, à l'instar de la critique d'Illich, participe pleinement de cet imaginaire délétère. La visée d'autonomie passe par l'émancipation vis-à-vis du système technico-productif, ce qu'il affirme en écrivant : « A mes yeux, le mouvement écologique est apparu comme un des mouvements qui tendent vers l'autonomie de la société [...] Dans le mouvement écologique, il s'agit, en premier lieu, de l'autonomie par rapport à un système technico-productif, prétendument inévitable ou optimal : le système technico-productif qui est là dans la société actuelle [...] engage potentiellement tout le problème politique et social. »⁷

Loin d'être une simple question d'environnement, l'écologie est donc immédiatement pour Castoriadis une question politique fondamentale. Elle apparaît comme un des leviers les plus efficaces pour porter la critique du développement capitaliste, pour en pointer les absurdités comme les horreurs. C'est pourquoi, loin d'opposer le mouvement ouvrier au mouvement écologiste, Castoriadis les analyse comme deux moments d'une même visée d'autonomie et d'émancipation à l'égard de l'institution sociale-historique du capitalisme.

Le mouvement écologiste prend aussi le contre-pied d'une certaine gauche productiviste et autoritaire. Castoriadis affirme que « l'on peut observer, dans l'histoire de la société moderne, une sorte d'évolution du champ sur lequel ont porté les mises en cause, les contestations, les révoltes, les révolutions. Il me semble aussi que cette évolution peut être quelque peu éclairée si on se réfère à ces deux dimensions de l'institution de la société [...] : l'instillation aux individus d'un schème d'autorité et l'instillation aux individus d'un schème de besoins [...] »

» Ce que le mouvement ouvrier attaquait surtout c'était la dimension de l'autorité [...]. Ce que le mouvement écologiste a mis en question de son côté, c'est l'autre dimension : le schème et la structure des besoins, le mode

de vie [...]. Ce qui est en jeu dans le mouvement écologique est toute la conception, toute la position des rapports entre l'humanité et le monde, et finalement la question centrale et éternelle : qu'est-ce que la vie humaine ? Nous vivons pour quoi faire ? »⁸

Certains textes des dernières années de la vie de Castoriadis laissent apparaître son pessimisme sur la capacité des sociétés capitalistes à se transformer. Il n'en demeure pas moins qu'il a gardé jusqu'à la fin des positions politiques explicitement révolutionnaires, convaincu que le système capitaliste ne peut se réformer mais doit être détruit et remplacé par quelque chose d'autre, une société démocratique qui, ensuite, dira elle-même (et sans suivre un manuel, qu'il s'agisse de Marx, de Freud ou de la Bible) ce qu'elle compte faire, quels sont ses projets, ses valeurs, ses ambitions.

Dans un de ses derniers textes, il écrit : « Révolution signifie une transformation radicale des institutions de la société. [...] Mais pour qu'il y ait une telle révolution, il faut que des changements profonds aient lieu dans l'organisation psycho-sociale de l'homme occidental, dans son attitude à l'égard de la vie, bref dans son imaginaire. Il faut que l'idée que la seule finalité de la vie est de produire et consommer davantage [...] soit abandonnée ; il faut que l'imaginaire capitaliste d'une pseudo-maîtrise pseudo-rationnelle, d'une expansion illimitée soit abandonné. »⁹ ■

*Nous vivons
pour quoi
faire ?*

- 1) L'Harmattan, Paris, 2008. Voir *Les deux âmes de l'écologie*, LaRevueDurable n° 31, octobre-novembre 2008, p. 7.
- 2) André Gorz, *L'écologie comme politique*, LaRevueDurable n° 33, mars-avril-mai 2009, pp. 61-63.
- 3) Ivan Illich, *chrétien, libertaire, écologiste*, LaRevueDurable n° 34, juin-juillet-août 2009, pp. 61-63.
- 4) *Chaulieu est le pseudonyme de Castoriadis ; Montal celui de Lefort.*
- 5) Seuil, Paris, 1975. Réédition, Seuil, Points Essais, 1999.
- 6) Cornelius Castoriadis et Daniel Cohn-Bendit, *De l'écologie à l'autonomie*, Paris, Seuil, 1981, pp.37-38.
- 7) *Op. cit.*, p.39.
- 8) *Op. cit.*, pp. 36-37.
- 9) Cornelius Castoriadis, *L'écologie contre les marchands (1992) in Une société à la dérive, Entretiens et débats 1974-1997*, Paris, Seuil, 2005, pp.243-244.



L'héritage de Cornelius Castoriadis

Malgré sa relative confidentialité, Cornelius Castoriadis peut être considéré comme un des penseurs les plus importants de la deuxième moitié du XX^e siècle. Son enseignement philosophique est en voie de publication complète (ses séminaires donnés à l'EHESS sont progressivement édités au Seuil) et ses ouvrages classiques sont traduits dans de nombreuses langues.

Des colloques sont régulièrement consacrés à son œuvre et une association recense l'ensemble des manifestations scientifiques sur son œuvre et sa vie : www.castoriadis.org

Un autre site propose une bibliographie commentée extrêmement fouillée de et sur Castoriadis : www.agorainternational.org

RF

UN LIVRE ESSENTIEL

CORNELIUS CASTORIADIS, *Pouvoir, politique, autonomie, le Monde morcelé*, les Carrefours du labyrinthe 3, Paris, Le Seuil, 1990.

BIBLIOGRAPHIE SUR CASTORIADIS

NICOLAS POIRIER, *Castoriadis, l'imaginaire radical*, Paris, PUF, 2004

JEAN-LOUIS PRAT, *Introduction à Castoriadis*, Paris, La Découverte, 2007

FIN DE LA SÉRIE